



“..Comme à travers un miroir, pour d’obscures raisons.”

La vie et l'œuvre de Vincent Van Gogh sont si intimement liées qu'il est presque impossible de regarder ses tableaux sans y lire l'histoire de sa vie. Une vie si souvent décrite qu'elle est devenue une légende. Van Gogh est l'incarnation même de la souffrance, du martyr de l'artiste moderne incompris, étranger au monde qui l'entoure. Il fut très vite évident que les événements de la vie de Van Gogh allaient jouer un rôle déterminant dans l'accueil réservé à ses œuvres. Le premier article le concernant parut en janvier 1890 dans le *Mercure de France*. L'auteur, Albert Aurier, était en contact avec un ami de Van Gogh, Emile Bernard, qui lui donna des précisions sur la maladie du peintre. A l'époque, Van Gogh séjournait dans un asile psychiatrique à Saint-Rémy, près d'Arles. L'année précédente, il s'était coupé l'oreille droite. Aurier laisse néanmoins transparaître sa connaissance de l'état de santé mentale du peintre dans ses commentaires sur les tableaux.

1. *Autoportrait (dédié à Paul Gauguin)*, Arles, septembre 1888, huile sur toile, 62 x 52 cm, Cambridge (Mass.), Fogg Art Museum, Harvard University.
2. *La Chaise de Vincent avec sa pipe*, Arles, décembre 1888, huile sur toile, 93 x 73,5 cm, Londres, National Gallery.

Ainsi, utilise-t-il des expressions telles « qu'obsédante passion ¹ » et « préoccupation persistante ² », Van Gogh lui apparaît comme un « génie à demi fou, souvent sublime, parfois grotesque, toujours à la limite du morbide ³ ». Aurier considérait le peintre comme un « messie, semeur de vérité, qui régènerait la décrépitude de notre art et peut-être de notre imbécile et industrialiste société ⁴ ». En décrivant l'artiste comme un génie fou, le critique posait les fondations du mythe de Van Gogh qui allait émerger dès la mort du peintre. En fait, Aurier ne pensait pas que le peintre pût jamais être compris du grand public.

Quelques jours après l'enterrement de Van Gogh à Auvers-sur-Oise, le docteur Gachet, qui soigna le peintre à la fin de ses jours, écrivit à son frère Théo : « Ce souverain mépris de la vie, sans aucun doute le résultat de son amour impétueux de l'art, est extraordinaire. Si Vincent était encore en vie, il faudrait des années pour que l'art humain triomphe. Cependant, sa mort est, si l'on peut dire, le résultat glorieux du combat entre deux principes adverses : la lumière et l'obscurité, la vie et la mort ⁵ ».

Dans ses lettres, dont près de sept cents ont été publiées, il évoquait souvent son besoin lancinant d'amour et de sécurité : « J'ai besoin d'une femme, je ne puis pas et je ne veux pas vivre sans amour ⁶ ». Ce rêve un peu bourgeois d'un foyer et d'un ménage ne se concrétisa jamais. Le premier amour de Van Gogh, Ursula Loyer, en épousa un autre. Sa cousine Kee, déjà mère et veuve, lui refusa sa main en partie pour des raisons matérielles. L'artiste essaya de fonder un foyer avec une prostituée du nom de Sien, mais dut la quitter parce que son frère Théo, dont il dépendait financièrement, voulait le voir mettre fin à cette relation. En ce qui concerne la relation de Van Gogh avec Marguerite Gachet, âgée de vingt-et-un ans, elle pourrait n'avoir jamais dépassé le stade de la rumeur. Van Gogh ne recherchait pas seulement l'amour des femmes, mais aussi celui de sa famille et de ses amis, bien qu'il n'accédât jamais au degré d'intimité souhaité. Quelques jours avant son suicide, il résuma son échec de toute une vie en termes énigmatiques : « De ceux à qui j'ai été le plus attaché, je n'ai pas remarqué autre chose que comme à travers un miroir, pour d'obscures raisons ⁷ ».

Ce fils de pasteur empruntait son analogie à la première épître aux Corinthiens : « Nous voyons aujourd'hui au moyen d'un miroir, confusément. Je ne connais aujourd'hui que partiellement, mais plus tard je connaîtrai comme j'aurai été connu ». Cette quête d'une place dans la collectivité et le désir d'être reconnu sont deux thèmes que l'on retrouve tout au long de la vie de Van Gogh.

« Je ne me sens nulle part aussi étranger que dans ma famille et dans mon pays... »

3. *La Maison jaune*

(La Maison de Vincent à Arles), Arles, septembre 1888, huile sur toile, 72 x 92 cm, Rijksmuseum Vincent van Gogh, Amsterdam.



4. *Le Jardin du
Presbytère sous la
neige*, Nuenen, janvier
1885, huile sur
panneau, 53 x 78 cm,
The Armand Hammer
Museum of Art,
Los Angeles.







Hollande, Angleterre et Belgique : 1853 - 1886

Le 30 mars 1852, Anna Van Gogh accoucha d'un enfant, mort-né, au presbytère de Zundert, mais un an plus tard exactement elle donna le jour à un fils robuste. Le pasteur Theodorus Van Gogh nomma son deuxième fils comme le premier : Vincent. Quand le deuxième Vincent pénétrait dans l'église de son père pour assister au service, il passait devant une pierre tombale sur laquelle "son" prénom était écrit. Dans les derniers mois de sa vie, Van Gogh devait souvent évoquer les lieux de son enfance, parlant avec mélancolie du cimetière de Zundert.

On sait peu de choses sur Van Gogh enfant. La fille d'un voisin le décrivit comme « ayant bon cœur, gentil, bon, compatissant ⁸ », tandis qu'une ancienne servante de la famille affirmait au contraire que Vincent avait des manières bizarres et déplaisantes. On relève des incohérences similaires dans les descriptions de Van Gogh adulte. En général, Van Gogh était bon et compatissant envers les pauvres et les malades, ainsi qu'envers les enfants. Un autre trait de caractère important qui, selon la sœur de l'artiste Elisabeth-Huberta, se manifesta très tôt, était son amour de la nature : « Il connaissait les endroits où poussaient les fleurs les plus rares et aimait les oiseaux. En ce qui concerne ces derniers, il savait exactement où chacun nichait ou vivait, et quand il voyait un couple d'alouettes s'abattre sur un champ de seigle, il savait comment s'approcher de leur nid sans faire craquer les pousses alentour et sans faire le moindre mal aux oiseaux ⁹ ». Pendant les dernières années de sa vie, Van Gogh retourna aux paysages de son enfance par le biais de la peinture. « Tout le Midi, tout pour lui devenait la Hollande ¹⁰ », déclara Paul Gauguin à propos des tableaux de la période d'Arles. Dans une lettre à Emile Bernard, Van Gogh comparait la lande et les plates étendues de la Camargue à la Hollande. Lors de son séjour à l'asile psychiatrique de Saint-Rémy, il écrivit à Théo : « Pendant ma maladie j'ai revu chaque chambre de la maison à Zundert, chaque sentier, chaque plante dans le jardin, les aspects d'alentour, les champs, les voisins, le cimetière, l'église, notre jardin potager derrière, jusqu'au nid de pies dans un haut acacia dans le cimetière ¹¹ ». Les références aux nids, faites tant par Elisabeth-Huberta que par Van Gogh lui-même, montrent l'importance de cette image pour le peintre. Le nid est un symbole de sécurité, ce qui peut expliquer pourquoi Vincent qualifiait les maisons de « nids d'hommes ¹² ». Van Gogh dut quitter son premier "nid" - la maison de ses parents - à l'âge de onze ans. On ne sait pas au juste ce qui décida son père à l'envoyer en pension à Zevenbergen, à une trentaine de kilomètres de Zundert. Peut-être n'y avait-il pas d'école protestante à proximité de leur demeure ?

5. *Les Mangeurs de Pommes de Terre*,
Nuenen, avril 1885,
huile sur toile,
81,5 x 114,5 cm,
Rijksmuseum Vincent
van Gogh, Amsterdam.